

Dennis Gira, *Le Dialogue à la portée de tous... (ou presque)*

Extraits sélectionnés en écho à la journée pédagogique des professeurs de religion
des écoles secondaires jésuites du 30 janvier 2017, à Erpent

Lors de notre journée pédagogique, D. Gira nous a présenté les idées principales de son livre : Le Dialogue à la portée de tous... (ou presque), Bayard, 2012. Les passages entre guillemets repris ci-dessous proviennent tous de cet ouvrage. Je les ai sélectionnés parce qu'ils me semblent particulièrement éclairants pour notre pratique de professeurs de religion. Bonne lecture !

Vincent Sohet

I. LE DIALOGUE : UNE PRATIQUE EXIGEANTE

Nos élèves sont généralement enthousiastes à l'idée d'échanger en classe. Cependant, la peur du conflit, la volonté de s'imposer ou le manque d'engagement transforment parfois ces échanges en « café du commerce ». Pour D. Gira, le dialogue est une pratique exigeante, qui a sa spécificité et ses règles propres. Sa réflexion sur la tolérance me semble aussi très pertinente. Nous avons sans doute tous déjà entendu des élèves dire : « Je pense que chacun peut penser ce qu'il veut ». Tolérance ou indifférence ?

Ce que le dialogue n'est pas :

- Le dialogue se distingue de la **négociation** (qui consiste à chercher un compromis pour arriver à un accord) : « Chercher un accord dans le dialogue serait catastrophique car cette approche deviendrait vite une espèce de nivellement par le bas qui viderait de sa spécificité chacune des traditions ou cultures des interlocuteurs. Et si jamais un accord était trouvé, le dialogue s'arrêterait immédiatement parce que les participants n'auraient plus rien d'essentiel, rien de nouveau, à se dire les uns aux autres. » (25)
- Le dialogue se distingue du **débat** (où il s'agit de montrer la supériorité d'une position vis-à-vis de l'autre et où il y a donc généralement un gagnant et un perdant) : Dans le dialogue, « tous les participants sont "gagnants" car chacun en sort avec une meilleure connaissance de la tradition, de la culture, de la pensée de l'autre et avec une connaissance plus profonde des siennes. » (27)
- Le dialogue se distingue de la **conversation** (qui ne suppose pas d'engagement véritable) : « Le dialogue se vit sur le long terme, et s'il se déroule dans la vérité, il conduit lentement mais sûrement aux profondeurs. » (31)

Au-delà de la tolérance :

La tolérance est un préalable à tout dialogue. Cependant, « cette attitude respectueuse ne conduit pas "naturellement" au dialogue, loin de là. On peut malheureusement avoir ce "respect" pour l'autre, sans montrer le moindre intérêt pour ce qu'il pense ou croit. » (37)

Celui qui s'engage dans le dialogue « a la conviction que l'autre – ou les autres – a quelque chose d'important à lui dire, ce qui n'est pas nécessairement vrai pour la tolérance. » (37)

5 « règles d'or » pour le dialogue :

1. **Ne pas chercher chez les autres ce qui est important pour nous.** Exemple : Le chrétien qui cherche dans le bouddhisme une idée à peu près équivalente à celle du Dieu de la foi chrétienne se met dans l'impossibilité de découvrir la cohérence interne du bouddhisme où il n'y a pas de place pour Dieu. Il faut se mettre à l'écoute des bouddhistes pour découvrir ce qui les fait vivre.
2. **Reconnaître les limites des mots.** Exemple : Très souvent il n'y a pas d'équivalent dans les langues occidentales pour les termes bouddhiques pâlis, sanscrits, chinois, tibétains ou japonais. De très nombreuses personnes sont sûres, par exemple, que les bouddhistes croient à la réincarnation. Or c'est totalement faux.
3. **Avoir un « principe organisateur ».** Dans un dialogue, il faut que chacun sache d'où il parle et d'où parle son interlocuteur. Quelqu'un qui pense être bouddhiste et chrétien à la fois aura du mal à entrer dans un vrai dialogue parce qu'il imagine savoir déjà ce que croient les bouddhistes et les chrétiens. Une véritable écoute lui sera donc quasiment impossible.
4. **Juger la tradition de l'autre par ses « sommets » et non par ses « sous-produits ».** Il faut absolument éviter de réduire une tradition à des comportements ou à des attitudes de croyants qui sont bien en dessous des idéaux que cette tradition propose (les croisades, par exemple, du côté chrétien, et les « moines guerriers » du côté bouddhiste). Le vrai dialogue se fait toujours au sommet des traditions concernées.
5. **Deux choses peuvent être radicalement différentes sans être diamétralement opposées.** Illustration : On dit souvent que l'idée bouddhiste de « non-soi » est diamétralement opposée à l'idée que les chrétiens se font de la personne. Or dans le dialogue on peut arriver à voir que le « soi » que les bouddhistes mettent en question ressemble curieusement au « vieil homme » dont parle saint Paul et qui finalement doit disparaître pour que l'homme arrive au véritable bonheur. Ce vieil homme, c'est l'individu qui se prend pour le centre du monde et qui pense ne pas avoir besoin de qui que ce soit. Au moins au niveau de l'expérience, il est donc analogue au « soi » illusoire dont parlent les bouddhistes et qui empêche l'individu d'avancer sur la Voie proposée par le Bouddha. Or c'est ce « soi » qui est visé dans l'enseignement bouddhique du « non-soi ». Sur ce point donc les bouddhistes et les chrétiens ont quelque chose à se dire les uns aux autres...

Évidemment, il y a des différences entre le dialogue entre un chrétien et un bouddhiste, chacun spécialiste de sa tradition, et le dialogue tel que nous pouvons le pratiquer dans nos classes. Cependant, comme l'indique D. Gira, « les principes de base sont les mêmes pour tous les dialogues » (246). A travers ces « règles d'or », il s'agit d'amener nos élèves à appréhender l'altérité comme une richesse plutôt que comme une menace : la différence est ce qui rassemble les partenaires du dialogue et les pousse à aller plus loin dans la compréhension qu'ils ont des autres mais aussi d'eux-mêmes.

II. EXTRAITS CHOISIS

Pourquoi aller vers l'autre ?

D. Gira nous invite à nous interroger sur nos motivations lorsque nous nous adressons à des personnes qui pensent autrement que nous. Volonté de convertir, libre proposition ou dialogue : quel est le but de notre démarche par rapport à nos élèves ?

« Il est d'abord des personnes qui, sûres de la vérité qu'elles détiennent et qu'on ne discute pas, sortent de leur forteresse en son nom pour affronter les autres. Elles vont tout faire pour convertir les gens – évidemment pour leur bien ! – à la seule vérité qui vaille, la leur, et à la seule manière de la comprendre, la leur également. (...) La volonté même de convertir les autres à notre vérité montre que l'orgueil est à l'œuvre en nous, ce qui évidemment tue tout dialogue dans l'œuf.

Il est ensuite des personnes qui font l'expérience de ce qui, dans leur tradition, les libère, les fait vivre et les porte toujours plus loin, même dans les moments où la vie est douloureuse, et qui désireraient que d'autres personnes puissent partager cette expérience. L'idée de convertir les autres ne leur viendrait même pas à l'esprit parce qu'elles savent que convertir n'a rien à voir avec se convertir, et que seul ce mouvement intérieur a du sens sur le chemin spirituel d'une personne. Elles souhaiteraient simplement, et c'est bien naturel et totalement légitime, partager avec les autres ce qui est source de joie et de paix pour elles-mêmes, tout en reconnaissant la radicale liberté de ceux à qui elles s'adressent. (...) Dans ce type de comportement, à la condition que la dignité absolue de la conscience soit vraiment respectée, l'orgueil est en principe inopérant, et dans le cas où l'autre déciderait de ne pas se convertir, le chemin du dialogue reste grand ouvert.

Il est enfin des personnes qui essaient de dire l'essentiel de leur foi ou de leur pensée en termes compréhensibles, lorsque d'autres – authentiquement intéressés par leur cheminement, même s'ils pensent différemment – les questionnent. Elles peuvent leur expliquer alors pourquoi et comment leur tradition éclaire leur vie. Mais elles doivent en même temps faire un effort réel pour comprendre leurs interlocuteurs et la richesse de leur tradition. Dans ce processus, les uns et les autres peuvent se sentir libres de poser des questions fondamentales qui peuvent conduire chacun à approfondir sa connaissance de sa propre tradition. Il s'agit alors d'un dialogue authentique qui laisse peu de marge de manœuvre à l'orgueil, même si cet ennemi ne baisse jamais les bras et cherche toujours des moyens de détourner les gens de leur engagement. Dans ce contexte, on peut parler de "conversion", mais la conversion en question n'est le fruit ni de la peur, ni de l'orgueil. Grâce à l'écoute de l'autre, elle conduit chacun à une compréhension plus profonde et à une pratique plus intense de sa propre tradition. » (170-173)

La vérité et le mystère de la relation

D. Gira insiste à de nombreuses reprises sur la différence entre, d'un côté, la vérité en soi et, de l'autre, la compréhension que chacun de nous peut en avoir. Pour respecter cette distinction, condition du dialogue, nous devons, comme chrétiens, être attentifs à la manière dont nous parlons de Dieu.

« Chaque fois que des personnes parlent de leur interprétation de la vérité comme si

c'était la vérité elle-même, et puis l'imposent, la vérité est blessée elle aussi. Elle est blessée fondamentalement car elle se trouve réduite alors à la pensée de quelques personnes et assimilée à cette pensée. Quand ces détenteurs de vérité savent parler avec feu et passion, ceux qui les entendent ne savent pas toujours distinguer entre leur discours et la vérité elle-même. Malheureusement quand ce discours ne respecte pas les autres, quand il perd de vue l'immense mystère qu'est la vérité, quand il n'est ni accompagné ni précédé par une belle écoute, les auditeurs risquent fort de se détourner non seulement du discours mais aussi de la vérité elle-même, et ce pour longtemps, sinon définitivement. Ainsi, une vérité qui, en soi, aurait pu être source de croissance, peut se transformer en son contraire.

L'exemple que j'ai rencontré le plus souvent a trait à la question de Dieu. En effet, lors de rencontres et de dialogues que j'ai pu avoir ces dernières décennies avec des bouddhistes, cette question est presque systématiquement soulevée par les bouddhistes eux-mêmes, sans doute parce que la plupart d'entre eux viennent du christianisme, qu'ils ont souvent quitté à cause des discours habituels des chrétiens sur Dieu. (...) Ma réponse à leur question consiste en un seul mot, un mot qui d'ailleurs fait sourire tout le monde dans un premier temps : "Mystère !" (...)

Il me semble important de rappeler que le mystère dont nous parlons ne désigne pas ce que nous ne pourrions jamais comprendre, mais bien plutôt ce que nous n'allons jamais cesser de découvrir. En réalité, cette idée de mystère correspond parfaitement à notre expérience de tous les jours. En effet, chaque personne est mystère précisément en ce sens. Il est impossible d'imaginer que nous puissions arriver à connaître une personne au point de pouvoir dire que nous connaissons absolument tout d'elle et que nous pouvons la définir. (...) C'est dans la relation que, jour après jour, nous découvrons qui est l'autre et que nous découvrons en même temps qui nous sommes. C'est finalement la raison pour laquelle, quand on me demande de dire qui est ma femme, que je connais depuis une quarantaine d'années, je réponds simplement qu'elle est mystère. Ainsi j'affirme qu'il est impossible pour moi de la définir sans, en même temps, la réduire à infiniment moins que ce qu'elle est en réalité. Elle est aussi mystère car je ne cesserai jamais de la découvrir et d'apprendre à la connaître.

Si cela est vrai – et notre expérience nous le dit – comment pourrais-je en dire davantage de Dieu ? Si je le définissais, je le réduirais, lui aussi, infiniment. Je ne peux qu'affirmer qu'Il est mystère et que je ne vais jamais cesser de le découvrir, dans le cadre d'une relation que l'on peut qualifier d'interpersonnelle. Bien évidemment, je n'imagine pas que les bouddhistes seraient d'accord avec ces propos, mais j'ai le droit d'attendre, dans le cadre d'un dialogue, qu'ils soient attentifs à la manière dont je "comprends" Dieu... et aussi qu'ils comprennent pourquoi je ne définirai jamais Dieu. » (179-185)

Ne pas chercher trop vite une unité

De peur que les différences soient source de conflit, il peut être tentant de chercher à rapprocher les différentes traditions. D. Gira explique qu'il ne faut pas aller trop vite dans ces rapprochements, sous peine d'en rester à des convergences très superficielles.

Désirer et imaginer possible, par exemple, que par le dialogue entre bouddhistes et chrétiens nous arrivions à une même vision du monde, serait ignorer ce qu'est le bouddhisme ou ce qu'est le christianisme – ou les deux à la fois. Chercher a priori cette unité sur le fond risquerait de court-circuiter la dynamique même du dialogue car pour

arriver à une telle unité, les uns et les autres seraient obligés de faire des compromis sur ce qui est au cœur de leur propre tradition. Mais nous avons vu que si le compromis a sa place dans la négociation, ce n'est pas le cas dans le dialogue. Désirer dialoguer en vérité, par contre, est quelque chose de réalisable, malgré les embûches. Le chemin du dialogue peut nous conduire dans des directions impensables pour nous, et à des profondeurs insoupçonnables qui dépassent de loin toute « unité sur le fond » que nous aurions pu rêver. Pour avancer, la singularité des uns et des autres est essentielle, autant que la patience ! (268)

Se mettre à l'écoute de ceux qui n'écoutent pas

Comme enseignant, nous avons tous déjà été confrontés à des élèves refusant d'entrer dans le dialogue. Que faire alors ? Au-delà de la pratique du dialogue, il s'agit de devenir, petit à petit, des « êtres de dialogue »...

« Aussi difficile et frustrant que cela puisse être, il est important de se mettre à l'écoute même des personnes les plus réfractaires au dialogue. Mais il faut le faire lucidement, en sachant que ces relations-là ne se transformeront pas comme par magie en dialogue et que nous n'avons pas le droit d'amoindrir la place essentielle que le dialogue occupe dans une quête authentique de vérité. Si nous les écoutons vraiment, nous pourrions mieux entendre les souffrances que cache leur inflexibilité et leur peur de perdre leur "identité". Et sur un autre registre, nous serons plus sensibles à certaines valeurs auxquelles elles tiennent et qui ne sont pas si éloignées de celles d'autres personnes moins "raides", et peut-être des nôtres (même si nos priorités sont très différentes). Cela peut, dans le meilleur des cas, les aider, sans doute à long terme, à s'ouvrir à la dynamique du dialogue. Nous pouvons même espérer (parfois contre toute espérance) que notre écoute sera aussi "audible" pour elles qu'elle l'est pour des personnes plus disposées à dialoguer et ainsi les aider un jour à se découvrir dans le cadre d'un dialogue en vérité. En tout cas, il est clair que le fait de ne pas inclure ces personnes dans notre souci de promouvoir le dialogue les condamnerait à sombrer dans des positions de plus en plus fermées, protégées derrière des murs de plus en plus hauts. » (278-280)

Je ne peux évidemment que vous conseiller la lecture du livre de D. Gira dont sont tirés ces extraits. Je vous rappelle également l'existence d'une fiche-outil que Myriam Gesché a réalisée à partir de ce livre : le document est disponible sur le site du SeGEC (secteur religion).

